

Cette nouvelle permutation vicariale, à Saint-Jean-Baptiste de Québec, devait être la dernière. Trois mois plus tard, ses livres à peine déballés, M. Déziel était nommé curé de Saint-Michel.

Il sut si discrètement ménager et spiritualiser l'amour-propre — bien humain — de ses paroissiens, qu'ils ont gardé bon souvenir d'un septennat qui fut la continuation de la même entente cordiale que sous son prédécesseur M. N. Laliberté.

Cet ancien curé de Saint-Michel était trop jeune encore et trop actif pour moisir dans une paroisse qui fait des loisirs à ses titulaires. C'est probablement ce que pensait le cardinal Taschereau puisqu'il lui confia, en 1893, l'une des plus importantes paroisses rurales de son diocèse, par son territoire et le chiffre de sa population. Le Beauport de cette époque, en effet, allait du pont Dorchester au Sault Montmorency.

Mais, à cette heure-là, la succession vacante n'était guère enviable; une église nue et vide, renaissant à peine de ses cendres, un presbytère à métamorphoser, un cimetière désolé et désolant, et, par surcroît, des finances obérées. Il est de fait que cette fabrique, depuis soixante-quinze ans, n'a presque jamais cessé de payer de gros intérêts. M. Déziel, précisément parce que son archevêque le jugeait bon, accepta sans hésiter le fardeau dont on chargeait ses épaules. Il l'eût même accepté s'il avait prévu que sa petite cathédrale serait de nouveau rasée par le feu en 1917, car une promotion comporte presque toujours sa rançon. Un refus, en tout cas, eût été regrettable, car il avait bien le tempérament désirable chez un curé de Beauport : maîtrise absolue de ses nerfs, conciliant, mais très ferme en temps opportun. Une preuve de la clairvoyance de ce choix, c'est que si ses vingt-sept ans de séjour en cette paroisse, n'ont pas été exempts d'ennuis, ils sont du moins indemmes de tout conflit.

Les funérailles princières qui lui ont été faites le 7 juin dernier témoignent de la haute estime des paroissiens pour leur curé, et leur font honneur. Les adieux du pasteur à son peuple, intercalés dans son testament, je puis les résumer comme suit : supplique de ne pas l'oublier dans leurs prières, et assurance qu'il a travaillé de toutes ses forces, pour leur bien spirituel et temporel.

Il aurait pu ajouter si la délicatesse ne l'en eût empêché : J'ai poli et repoli sans cesse vos âmes ; je vous ai, saturés et sur-saturés de la bonne doctrine ; je vous ai autant que faire se peut, insufflé l'esprit chrétien, et le berger n'a jamais manqué de crier : " Au loup " quand son troupeau était menacé.

C'est ainsi qu'il entendait le pastorat, sans nier l'importance des œuvres sociales qui s'imposent aujourd'hui.